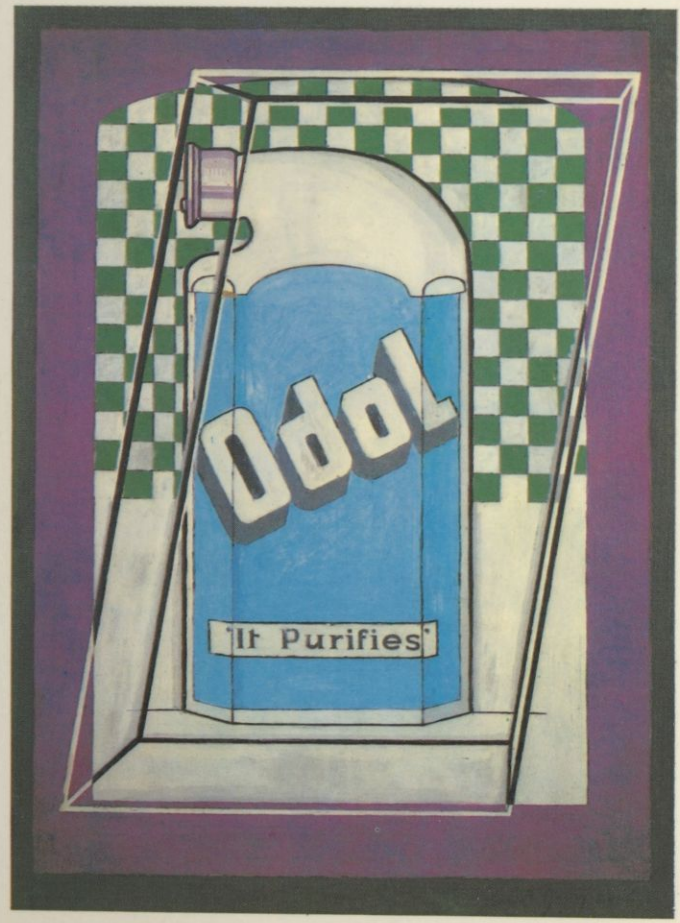
16°V
15665

benjamin coriat

alcool



CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR

ALCOOL

16° V
15665

Du même auteur
chez le même éditeur

Science, Technique et Capital, Editions du Seuil, 1re éd. 1976, 2e éd. 1981.

L'Atelier et le Chronomètre, Essai sur le Taylorisme, le Fordisme et la production de masse, Christian Bourgois Editeur, 1re éd. 1979, 2e éd., 1982.

Benjamin CORIAT, Docteur d'Etat en Sciences Economiques, est Maître-Assistant à l'Université Paris-VII ; il collabore au Centre de Recherches en Sciences Sociales du Travail (CRESST ERA-CNRS, Université Paris XI - Orsay).

62
49.50

BENJAMIN CORIAT

ALCOOL

Enquête au Brésil sur un programme agro-énergétique de substitution au pétrole

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR
8, rue Garancière — Paris VIe

DL-22-11-1982-36022



© Christian Bourgois Editeur, 1982.
ISBN 2-26700316-3

PRÉFACE

« L'ÈRE DE L'ALCOOL »

En vérité, ce n'était pas pour l'Alcool que je revenais au Brésil. Une enquête commencée l'année précédente à travers les sites métallurgiques du Minas Gerais avait de quoi largement occuper ce nouveau séjour. Mais dans ce pays exsangue, plus que jamais rançonné et mis en coupes réglées par le capital international, petit à petit, je me suis laissé intéresser, pénétrer. Et bientôt envahir. L'Alcool : une énergie de substitution au pétrole obtenue à partir de ressources végétales sans cesse reproductibles, et qu'on faisait couler des plus traditionnelles cultures du pays : la canne à sucre, le manioc, le palmier... Déjà, en 1980, le Brésil, avec quelque 3,5 milliards de litres d'alcool, est le premier producteur de la planète, loin devant l'Inde, l'Australie ou les Etats-Unis qui se sont aussi lancés en grand dans la production de l'Alcool-carburant. Déjà, dans les villes du Sud, de l'Est et du Centre du Brésil, on circule dans des automobiles fabriquées sur place et entièrement mues à l'alcool.

Dans ce domaine convoité des énergies de substitution, le Brésil fait figure de pionnier.

Comment ne pas se laisser prendre ?

⁂

L'Alcool, proclament les discours officiels, est la réponse trouvée au défi qu'avec les nouveaux prix de l'énergie le pays doit affronter, à son entrée dans la décennie nouvelle. Une décennie qui pour le Brésil s'annonce dramatique. A ne considérer même que ses performances strictement comptables — au moyen des grands indicateurs traditionnels — l'économie brésilienne, en cette année 1980, tourne à la débâcle.

Avec un emploi en constante régression et plus de 100 % d'inflation, les illusions nées des années de forte croissance (entre 1970 et 1976, où les taux atteignent 10 % l'an) sont désormais dissipées. Phénomène de haute portée et de haute signification. Car après l'Iran, ce qui avec le Brésil se défait ce sont les économies mêmes que les grandes agences occidentales : la Banque Mondiale, le Fond Monétaire International ou l'OCDE, exhibaient à la face du monde comme exemples et modèles. Et cette fois, point d'Ayatollah. Au Brésil, tout est advenu par le simple jeu des « forces économiques ». Fait remarquable : c'est bien de son modèle — exportateur — que le Brésil est malade.

L'exportation dans la dernière décennie, tout y avait été consacré, souvent sacrifié. Les terres les plus riches et les plus productives : pour le sucre, le café et plus récemment, le soja ; le choix des pro-

duits et des équipements : pour satisfaire aux normes et aux exigences du marché mondial ; la politique tarifaire et fiscale : pour favoriser par tous les moyens la venue des firmes étrangères, et avec elles de leurs supposées hautes et compétitives technologies... Surtout le « modèle exportateur » signifiait une législation de fer pour tenir le salaire, faire taire la classe ouvrière, rendre l'agriculture. Cela pendant les années de haute croissance constituait les conditions structurelles et l'envers du réputé « miracle » brésilien. Et cela est encore — en force — maintenu et reproduit. La nouveauté, c'est qu'à partir de 1977-1978, vient s'ajouter, qu'on espérait encore tenir à quelques distances, la déroute financière. La dette contractée année après année, auprès des banquiers internationaux, pour financer l'accumulation interne, enfle régulièrement, démesurément, et début 1980, explose. Les chiffres signifient désormais rien moins que ceci : le Brésil est sorti de toute « rationalité ».

Conduite comme elle l'a été, l'économie doit absorber désormais chaque année quelque dix milliards de dollars, au seul titre des importations de pétrole brut. La moitié du total d'un volume d'exportation que pendant une décennie on a pourtant forcé par tous ses bouts. L'autre moitié ne couvre plus les coûts des matières, des équipements et des services importés, nécessaires au seul maintien en activité de l'économie. Le reste, tout le reste, c'est un déficit gigantesque, qui va chaque année s'élargissant. Il faut chaque année emprunter de nouveau et donc gonfler le montant de la dette globale pour seulement couvrir les intérêts *des montants empruntés*

les années antérieures. Cette charge financière, en progression constante, va désormais atteindre des paliers vertigineux. Quand la dictature prend le pouvoir, en 1968 le service de la dette est inférieur à un milliard de dollars. Mais le « modèle » que les militaires imposent au pays exige des masses gigantesques de capital qu'il faut emprunter sur le marché financier international. Déjà en 1979 il faut rembourser quelque 11 milliards de dollars, 13 en 1980, plus de 15 en 1981, et ces chiffres continueront de croître.

Le Brésil est entré dans l'heure des comptes. Le temps est venu de payer le prix de ce qu'il y a quelques années on appelait le « miracle ». Et le payer, simplement le Brésil ne le peut pas.

*
* *

L'Alcool dans tout cela ? Nul ne prétend qu'il puisse à lui seul constituer une solution. Mais, soutiennent les défenseurs du programme lancé depuis 1975, il peut significativement contribuer à desserrer le poids de la contrainte énergétique. Pour 1985, on attend de l'Alcool qu'il couvre quelque 45 % des carburants consommés. Dans un pays où leur importance est anormalement grande (en l'absence de chemins de fer, hors le transport de passagers, la quasi-totalité du frêt de marchandises se fait par camion, sur des distances gigantesques), cette perspective ne peut être tenue pour nulle. La possibilité d'atteindre un tel objectif, l'effort et le coût, que par ailleurs il implique, sont souvent l'occasion de critiques vives du programme. Mais il y a du côté

de ses défenseurs de nombreux arguments, et qui ne peuvent être ignorés. Sans doute, fait-on remarquer, la rentabilité de l'alcool n'est pas garantie. Mais c'est de la canne que vient l'Alcool, d'une production locale, et d'une production renouvelable. Au-delà des coûts et des prix de revient, c'est de sécurité d'approvisionnement qu'il s'agit. On fait aussi mention, étant donné l'importance de l'investissement neuf prévu (plusieurs milliards de dollars) de son effet de diffusion, à la jointure des activités agricoles et industrielles, pour ce qui concerne au moins l'équipement et l'aménagement des terres, l'installation des distilleries ou des circuits de distribution dans les villes. Et s'ils sont nombreux qui contestent tout ou presque du programme tel qu'il est mené et géré, je n'ai rencontré personne qui mette en question le principe même d'un recours et d'une réactivation de l'usage de l'alcool.

Sur tout cela dont chacun aujourd'hui débat, j'ai voulu en savoir plus. Situé comme il l'est au carrefour de tant d'intérêts et d'enjeux, clairement l'Alcool est devenu un point sensible de la société brésilienne. *Faire porter l'attention sur cette pointe extrême des tensions et des contradictions du moment, c'était, j'en faisais l'hypothèse, certainement accéder à quelques clés essentielles du Brésil d'aujourd'hui. De son « modèle » et de sa crise.*

*
* *

Et puis, l'Alcool, quelque importance qu'il y revête, ne concerne pas le seul Brésil. De loin, il le dépasse. Perçue comme le symbole d'une solution « natio-

nale » aux problèmes du moment, la tentative brésilienne d'affronter ses carences en pétrole par des programmes agro-énergétiques suscite dans de nombreux pays du Tiers Monde un intérêt réel. Hors les lois de fer qu'imposent le marché et ceux qui le gouvernent, y aurait-il une voie, un chemin, dont l'Alcool, quelle que soit la manière brésilienne actuelle de procéder, indiquerait l'existence ? Les très fameuses technologies nouvelles, au premier rang desquelles se range l'agro-énergie, pourraient-elles ne pas immanquablement se transformer de nouveau en monopoles exclusifs des métropoles capitalistes du Nord ? C'est la tête pleine de ces questions-là aussi que je décidais d'entreprendre mon enquête.

*
**

Un mot encore, pour conclure, qui m'est plus personnel. Il a trait à la manière dont ce livre a été conçu et écrit. J'ai choisi, plutôt que de lui donner la forme toujours un peu carrée et fermée d'un « essai » — dans ce cas bien factice — de faire partager une à une ce qui furent pour moi-même des découvertes. Je n'ai tu ni mes sentiments, ni mes hésitations. Ni, pourquoi ne pas le dire, souvent même mon émotion. Cet énorme monstre aujourd'hui terrassé qu'est le Brésil, comment pourrait-il laisser indifférent ? Ces ouvriers, ces paysans, ces hommes et ces femmes, tous ceux-là qui m'ont confié leur colère, leur détresse ou leurs espoirs, comment au moins ne pas m'efforcer d'en restituer quelque chose qui les habite, de la dignité et de la grandeur !

Que j'y sois parvenu, le lecteur jugera. Mais qu'on

ne s'y trompe pas, si j'ai choisi de rendre compte pas à pas de l'enquête telle que je l'ai menée, rien ne manque, j'y ai veillé, de tout ce qui est de quelque importance pour la compréhension de ce qui, autour de l'Alcool, se joue aujourd'hui au Brésil *.

* Afin de ne pas surcharger le texte j'ai regroupé dans une annexe chiffrée les données quantitatives essentielles relatives au Programme.